

Sous la plage

– Passe-moi un chewing-gum !

Concentré sur la route, le conducteur n'a pas tourné la tête. François dépiaute l'emballage en papier alu, glisse au bord de la banquette arrière de la DS et tend la tablette. Son père la malaxe entre ses doigts et la colle sur un voyant vert du tableau de bord.

– Elle me tire les yeux cette lumière...

Ils ont quitté Vénissieux et la banlieue lyonnaise dans la soirée. Direction l'Espagne, son soleil et sa chaleur brûlante. Presque aussi brûlante que « là-bas ». « Là-bas », c'est l'Algérie. Un pays que François ne connaît qu'à travers les souvenirs évoqués lors des réunions de la diaspora pied-noir. Quand ses parents sont arrivés en métropole en juin 1961, il venait d'avoir un an.

Ses petites sœurs se sont endormies à Vienne, ballot de vichy bleu et blanc hérissé de bras, de couettes, de pieds nus et de bouches entrouvertes. Côté passager, sa mère ouvre les yeux, marmonne quelque chose au sujet de la route. Ses mèches laquées s'agitent un instant au-dessus du siège avant, puis sa tête s'affaisse à nouveau et elle se rendort, bercée par la suspension pneumatique. François, le cou tendu, suit la route par-dessus l'épaule du conducteur. Ses yeux piquent. La voiture-paquebot file dans la nuit, le père-capitaine à la barre. Les phares ricochent sur des panneaux pleins de voyelles. Il hisse son sac sur la banquette, palpe à travers la toile les angles aigus des trois maigrichons « Club des cinq » extorqués au porte-monnaie maternel en profitant de l'euphorie des derniers achats, bobs de toile et espadrilles, au Prisunic de la rue Maurice-Thorez. Ses provisions pour quinze jours. Comme c'était les vacances, François aurait pu emprunter à la bibliothèque municipale une dizaine de livres pour tout le mois mais sa mère n'avait rien voulu entendre :

– Tu risques de les abîmer ou de les perdre.

– Mais je vais faire quoi sans livres ?

– Je t'en ai acheté trois ! Et puis à force de lire, tu vas finir par t'abîmer les yeux.

La lecture pour sa mère c'est « Mode des travaux » ou un roman de Delly de temps en temps. Quant à son père, François ne l'a jamais vu lire autre chose que les pages sportives du Progrès et des manuels techniques pour son travail.

La voiture s'arrête devant un immeuble blanc semblable aux petits volumes de papier fabriqués en leçon de géométrie. Un parallélépipède rectangle. François aime bien ce mot qui a l'air de dérapier au milieu. D'autres immeubles s'éparpillent le long de la plage. Des kilomètres de parallélépipèdes, des kilomètres de plage, des kilomètres de mer. Après c'est l'Afrique.

Le ballot bleu et blanc se déploie en deux petites filles distinctes et chiffonnées. Une des couettes de Catherine a perdu son ruban. Agnès porte sur la joue l'empreinte du nez de son lapin en peluche. Sa mère s'extirpe de la voiture. Le regard maussade, elle aide les petites à prendre pied sur le trottoir. Ils sortent les valises du coffre, récupèrent les clés auprès du gardien.

L'appartement se trouve au huitième étage. C'est grand, avec une terrasse qui donne sur la mer. Sous le prétexte d'aider au rangement, François inspecte les meubles à la recherche des livres oubliés par le précédent locataire : vides, désespérément vides, à part quelques boules de naphthaline et une revue en espagnol.

Les journées s'alignent identiques : plage, sable mouillé qui tartine les maillots, douche, déjeuner tardif, sieste, promenade. En quelques jours les trois livres sont lus. Puis relus. Jusqu'à ce que les phrases racontant les aventures de Claude, de ses amis et de son chien Dagobert résonnent dans la tête de François avant même qu'il ne tourne la page. Affamé de mots neufs, il ressort du tiroir le magazine aux pages froissées. S'il arrive à comprendre l'espagnol, il demandera à son père de l'accompagner dans une librairie. Une sieste et demie plus tard, deux mots ont franchi la barrière linguistique : « patatas fritas ». Le magazine retrouve son tiroir et François sa bulle d'ennui. Allongées sur le sol, ses petites sœurs couvrent leurs cahiers de coloriage de grandes lettres tordues. L'idée fuse avec une évidente simplicité, il va écrire ses propres livres. Ainsi, il sera sûr de ne plus se trouver en manque d'histoires. François arrache une feuille d'un bloc de papier à lettres. La première phrase

coule d'un trait, « L'homme marchait à grands pas. » Satisfait, il attend la deuxième. En vain. Le soir, son père transforme le futur manuscrit en liste de commissions.

Retour à la plage. A bout de châteaux de sables et de cueillettes de coquillages, François, ses sandales autour du cou, marche à la lisière des vagues, projetant des geysers d'eau à grands coups de pied. C'est dimanche, aux vacanciers s'ajoutent les familles espagnoles venues passer la journée à la mer. La plage n'est plus qu'un tapis mouvant et coloré. Quand François se retourne pour mesurer la distance parcourue, il ne voit plus le parasol familial, englouti au milieu de dizaines d'autres. Dans toute cette foule, il y a peut-être d'autres garçons comme lui, privés de livres et détestant vacances, soleil et jeux de ballons, mais comment savoir ? Un petit avion, suivi d'une banderole publicitaire, traverse le ciel d'un bleu inamovible. Ebloui par la lumière de midi, bousculé par la noria des baigneurs qui entrent et sortent de l'eau, François en a assez. Plutôt que de repartir le long de l'eau, il décide de rejoindre ses parents en passant par la route qui longe la plage. Quand il arrivera devant les immeubles, il lui suffira de descendre vers la mer pour retrouver les rabanes du bivouac familial.

Après le sable, le trottoir est brûlant. François enfle ses sandales, appuyé contre une 4L bariolée. Des français. Sur les banquettes tout un déménagement : jeans, maillots de bain, serviettes, sacs, sandales, papiers, livres de poche... livres ! Il colle son nez sur le pare-brise, « L'appel de la forêt », « Le fils du loup ». Jack London. L'hiver dernier François a lu « Croc-Blanc ». Pendant toute une merveilleuse semaine il a vécu dans le Wild ^[1] avec le grand loup-chien gris, sa famille, ses maîtres et ses compagnons de rencontre, un-Œil, Kiche, Castor-Gris, Lip-Lip, Beauty Smith, Weedon Scott. Le matin, avant de partir à l'école il lisait jusqu'à la dernière minute, cartable sur le dos et anorak à moitié enfilé.

François tourne autour de la voiture, hausse les épaules. De toute façon, qu'est-ce que ça peut lui faire ces deux livres d'un écrivain qu'il adore. Il ne va pas les voler tout de même. Ce serait un péché. D'ailleurs la voiture doit être fermée... La fenêtre coulissante, entrebâillée dans l'espoir d'éviter la fonte des sièges de skaï, est juste assez large pour ses doigts... Il pousse la glace, glisse la main à l'intérieur... Non, il ne peut pas le faire... il ne peut pas... il ne...

Jack et ses deux enfants de papier sont arrachés au climat tropical de l'habitable, glissés prestement sous la ceinture du short.

François court, les livres serrés contre son ventre.

François court, mais ses pieds n'avancent plus.

Il se retourne. Loin, très loin au-dessus de lui, un géant blond et barbu le retient par le col de sa chemisette. Weedon Scott ?

Malgré la chaleur, François a très froid. Est-ce qu'un personnage de roman peut s'échapper d'un livre ? Le géant le lâche, se penche vers lui. Les héros de Jack London ne portent pas de jean coupé aux genoux.

– Salut tu cherchais quelque chose ?

François ne répond pas. Tête baissée, il sort les deux livres de son short, crispant très fort ses orteils dans ses sandales. Un truc à lui pour ne pas pleurer. Parfois ça marche. Est-ce que les enfants de dix ans vont en prison ? Et ses parents ? Que vont dire ses parents ? Un bruit étrange, comme un sac de noix qui dévalerait un escalier, l'oblige à relever le nez. Un rire énorme secoue la barbe et les épaules du géant. Il se dirige vers l'arrière de la 4L, en sort un sac à dos tout dépenaillé qu'il ouvre sur le trottoir. Le sac est bourré de livres, cornés, usés, empilés sans cérémonie dans cette bibliothèque à bretelles. Le géant se redresse, prend les deux London des mains de François et les glisse dans un sac en plastique extirpé d'une pile de vêtements.

D'un geste, il désigne une minuscule maison blanche de l'autre côté de la route. Ses yeux plongent dans ceux de François :

– Je reste ici tout l'été. Quand tu les auras terminés, reviens me voir, je t'en prêterai d'autres.

François ne court pas. Il marche, lentement, les pieds légèrement écartés. On ne court pas dans le Wild. La neige est profonde mais ses raquettes sont solides. Sur son front, les gouttes de sueur ont la fraîcheur des flocons du Grand Nord.

Entre les immeubles, la mer est pailletée de givre.

Les palmiers sentent la résine et le feu de bois.

Il a neigé sur la Costa del Sol.

1 – Wild : Terres du Grand Nord (« Là s'étendait le Wild, le Wils sauvage, gelé jusqu'aux entrailles des terres du Grand-Nord », « Croc-Blanc », Jack London)